

## Article

---

« Une philosophie et des philosophies du langage »

Jean-Claude Margolin

*Études françaises*, vol. 6, n° 4, 1970, p. 457-468.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036468ar>

DOI: 10.7202/036468ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Notes et documents

## UNE PHILOSOPHIE ET DES PHILOSOPHIES DU LANGAGE\*

La production massive d'ouvrages consacrés au langage et à la linguistique est un signe des temps : en dehors de la mode ou de l'engouement, dont il faudra bien un jour mettre au clair les motivations secrètes, mais qui ne pourrait justement pas s'expliquer sans référence à cette profonde mutation de la philosophie, de la littérature et de la critique que nous sommes en train de vivre, à l'heure où les sciences humaines acquièrent leur brevet de maturité, qu'une crise de la civilisation secoue durement notre planète et qu'une crise de conscience d'un nouveau style bouleverse collectivités et individus, il est bon de s'arrêter à loisir sur quelques ouvrages substantiels, car ils ne sont pas si fréquents. C'est le cas des deux livres du philosophe André Jacob : le premier, qui constitue sa thèse de doctorat ès lettres, est une profonde méditation philosophique en marge de l'œuvre du linguiste français Gustave Guillaume; le second est une anthologie de textes anciens et contemporains concernant le problème du langage, accompagnés de notices, de notes, de bibliographies et complétés par deux précieux index. Leur objectif n'est pas le même, le public du second est

\* À propos de deux ouvrages d'André Jacob : *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin, 1967, 401 p.; *Points de vue sur le langage*, Paris, Klincksieck, 1969, 637 p.

certainement plus large que celui du premier, la part d'originalité créatrice du premier l'emporte évidemment sur celle du second. Mais il apparaît clairement que les préoccupations de l'auteur n'ont pas varié d'un livre à l'autre. Aussi, tout en proposant à mes lecteurs une analyse séparée des deux livres, je soulignerai du mieux possible les liens qui les rattachent l'un à l'autre, ne fût-ce que par la part accordée dans le second aux linguistes contemporains qui ont navigué ou qui naviguent dans les mêmes eaux que Gustave Guillaume.

*Temps et Langage* est d'abord une exégèse de la pensée et de l'œuvre du linguiste Gustave Guillaume, l'auteur de *Temps et Verbe*<sup>1</sup>, de *Problème de l'article et sa solution dans la langue française*<sup>2</sup>, de *Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe*<sup>3</sup>, de *Langage et science du langage*<sup>4</sup>, de *Architectonique du temps dans les langues classiques*<sup>5</sup>. Il convient de noter à ce sujet que la thèse complémentaire d'André Jacob constitue la première étude générale de l'œuvre scientifique de son maître, et il l'a intitulée : *les Exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume*<sup>6</sup>. Mais, développant et dépassant la théorie « chronogénétique » de Guillaume et ses analyses du *temps opératif* qui soutend chaque formation linguistique, c'est surtout à une implication réciproque du langage et du temps à l'intérieur du sujet humain que revient sans cesse la réflexion personnelle d'André Jacob, et c'est de cette anthropologie qu'il convient tout d'abord de préciser les contours.

1. L'ouvrage a paru, en édition originale, dans la « Collection linguistique », publiée par la Société de linguistique de Paris, sous le numéro XXVII, chez H. Champion (nouvelle édition : 1965).

2. Paris, Maisonneuve, 1919.

3. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect, dans *Psychologie du langage*, Paris, Alcan, 1933.

4. Recueil des articles de G. Guillaume, Paris, Librairie A.-G. Nizet, et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964.

5. Cette étude fait suite à *Temps et Verbe*. Elle avait d'abord paru en 1945 au Danemark sous forme d'opuscule (Copenhague, Einar Munksgaard).

6. Ouvrage publié en 1970 (Paris, Klincksieck).

L'homme est à la fois pétri de temporalité (quoi qu'il fasse, il ne peut sortir du temps) et tendu vers l'intemporel par toutes les fibres de sa sensibilité et de sa pensée. Et la dimension historico-sociale de l'homme ne fait que confirmer ce paradoxe central de sa condition. À quelque niveau où nous nous placions, la prise de conscience d'un ordre humain implique ce dépassement du temps sans qu'il puisse être fait abstraction de la temporalité de l'expérience humaine. Ce point de départ de toute méditation sur l'homme et sur le temps nous conduit vite à découvrir le fait du langage. En effet, l'homme est substantiellement un être parlant, et l'on peut dire, en tenant compte du caractère historico-social du langage, que l'homme est *dans* le langage, comme le langage est en lui, mais également que la langue, et toutes les caractéristiques objectives d'un système linguistique, lui sont transcendantes. L'homme est créateur de son langage en même temps — vidons ici l'expression de sa valeur temporelle — qu'il est soumis au milieu sociolinguistique qui l'informe. D'autre part, l'homme qui parle est un sujet qui s'adresse à d'autres sujets, qui parle *pour dire quelque chose*, ou encore qu'il maîtrise son discours, qu'il en assume la responsabilité, qu'il est, sinon le créateur du sens, du moins son médiateur. Ces quelques remarques suffisent pour situer l'auteur, disciple de de Saussure et de Guillaume, mais aussi héritier de toute une tradition philosophique pour laquelle la reconnaissance du caractère objectif des sciences humaines, y compris la linguistique, n'implique pas pour autant l'abandon de la subjectivité dans la recherche *humaine* du sens.

Jacob reconnaît (p. 12) que « les illusions et les malentendus concernant l'objectivité et la subjectivité ont été parmi les plus tenaces de l'histoire de la pensée humaine ». Et c'est à s'efforcer de les dissoudre qu'il vise, en abordant, avec le problème du langage humain, le carrefour le plus exposé de la dialectique du sujet et de l'objet. Mais la phénoménologie lui a déjà frayé la voie. Il nous montre d'abord que le langage est le

médiateur par excellence du sujet et de l'objet. En effet, un objet n'est rien *pour soi*, mais uniquement pour un sujet capable de se l'opposer, donc de le poser à part, c'est-à-dire de le désigner et de le conserver comme terme de référence. Il pense, avec Merleau-Ponty, que l'acte humain de perception est déjà un acte de désignation. Et, de même que tout objet perçu se profile sur fond de monde, qu'il n'est que dans son *apparaître* et dans sa perspective, de même tout acte de perception est déjà chargé de significations subjectives. « L'objectivation la plus élémentaire, écrit Jacob (p. 14), se présente comme une objection que le sujet se fait à travers le langage, qui le sort de sa sujétion à l'égard des choses. » Mais si le sujet est lié dialectiquement à l'objet par la médiation linguistique, il l'est également à un *projet* : quelque chose est à *dire*, quelque chose est à *faire*, quelque chose est à *comprendre*. L'homme, ce sujet-projet parlant, tisse son passé et s'ouvre un avenir. Ainsi l'élucidation même des signes implique-t-elle la temporalité, et d'une manière corrélative, les structures de la langue nous renseignent sur notre expérience temporelle.

De cet exposé des motifs s'ensuit toute une série de conséquences sur le plan méthodologique et sur le traitement des questions proprement techniques que la linguistique moderne — et singulièrement celle de Guillaume — met en lumière.

La première concerne le statut de la temporalité, dont l'analyse doit se situer dans la ligne d'une épistémologie non kantienne, puisqu'en aucune façon le temps ne peut être assimilé à une forme indifférente à son contenu. C'est le langage, ainsi que quelques autres activités humaines, qui sont constitutifs de la *forme* temporelle. La seconde, c'est que la connaissance de l'activité du sujet parlant ne saurait se réduire à une analyse de type phénoménologique, mais qu'elle implique le recours long et décisif à une science linguistique. Mais l'explicitation signifiante des phénomènes qu'est au fond la phénoménologie se trouve en quelque sorte organiquement liée au langage, comme à

la condition de toutes les *logies*. Une troisième conséquence est la nécessité d'exploiter à fond le double concept de synchronie et de diachronie appliqué au champ linguistique, dont on sait le parti qu'en a tiré Ferdinand de Saussure au début de ce siècle, et après lui, tous ceux qui ont progressé sur les multiples pistes qu'il a ouvertes. À cet égard, rappelons la formule qu'André Jacob a voulu placer en exergue de son livre : « Avec la notion de temps, disait le grand linguiste genevois dans son *Troisième cours* (p. 130), on se trouve à une croisée centrale que peu de linguistes aperçoivent. » Mais peut-être conviendrait-il d'examiner à neuf cette opposition des deux concepts, comme celle d'une linguistique historique et d'une linguistique structurale, ou d'une linguistique dynamique et d'une linguistique statique, car le temps semble bien s'introduire ou se trouver impliqué même au sein des structures intemporelles — ou relativement intemporelles — du langage. Il faudra donc analyser la sorte de *chronie* qui est contenue dans la détermination synchronique du langage. L'approche anthropologique du langage sera donc solidaire de cette « approche de la synchronie ». On passera ensuite du *langage du temps* au *temps du langage*, en « récupérant » le temps impliqué dans les systèmes linguistiques. Enfin — et l'on touche ici aux dernières conséquences des rapports entre le temps et le langage —, on découvrira que *par* et *dans* le langage, le sujet humain se révèle capable de dominer le temps, au cœur même du temps.

Il ne saurait naturellement pas être question, dans le cadre de cet article et de cette revue, de résumer — ne fût-ce que par une ou deux propositions — tous les chapitres de ce difficile mais passionnant ouvrage, où se mêlent étroitement des intuitions philosophiques à longue portée et des analyses précises de la structure et des articulations du langage. Le mieux est sans doute, puisque aussi bien le livre d'André Jacob se recommande de l'œuvre de Gustave Guillaume, et qu'au demeurant celle-ci n'a pas connu la diffusion que son importance aurait dû entraîner, de préciser d'abord l'originalité des travaux du professeur à l'École des

Hautes Études, après quoi nous pourrions examiner leur prolongement dans le livre de son disciple.

C'est à son ouvrage intitulé *Temps et Verbe* que je me bornerai dans cette analyse, ouvrage que l'on peut, à bon droit, considérer comme un classique : celui d'un pionnier. S'il n'a pas connu le succès qu'il méritait, les raisons en sont moins d'ordre scientifique que ... psychologique, compte tenu de la nature humaine en général et de certaines mœurs universitaires en particulier.

Une expression neuve, qui s'est imposée avec toute la force d'une idée lumineuse, est celle de psychosystème ou de psycho-systématique verbale : une langue n'est pas seulement une structure syntaxique, un champ de sémantèmes et un champ de morphèmes, elle est, dans ses modes verbaux chronogénétiques (l'indicatif, le participe, l'infinitif, le subjonctif, l'optatif, c'est-à-dire ceux qui expriment une étape d'accomplissement de la chronogenèse) comme dans ses modes allocutifs, qui correspondent à une autre visée (par exemple l'injonctif, le jussif, le prohibitif), l'interférence entre un système objectif tendant vers l'universel, et une intentionnalité subjective à tendance particularisante. Si l'on veut caractériser l'originalité de la situation de l'œuvre guillaumienne, on peut dire que, fidèle à ses sources « comparatistes » — la rencontre de Guillaume avec Antoine Meillet fut capitale dans le développement de sa pensée et la détermination de sa carrière — et aspirant à la mise en forme d'une théorie générale, elle va à la rencontre des exigences épistémologiques, que la lecture de Poincaré, de Leibniz et de Couturat avait avivées dans l'esprit de son auteur. L'idée directrice, qu'il exploita pendant la dernière partie de sa carrière, cette « psycho-systématique du langage », n'est autre que l'étude scientifique du signifié en tant qu'il est systématique. La racine *psycho* ne doit pas faire illusion, et n'implique surtout pas la dépendance de la linguistique à l'égard de la psychologie. L'esprit « comparatiste » de Guillaume et sa pensée « généraliste » auraient dû suffire à dissiper ce

malentendu, souvent d'ailleurs entretenu par des critiques ou des collègues malveillants. La référence au sujet parlant n'implique pas davantage un appel à l'introspection. Ce qu'a voulu surtout exprimer Guillaume, c'est que, dans des univers linguistiques et culturels aussi différents que le chinois, le sémitique ou le latin, les grandes articulations du langage n'échappent pas à l'expérience du sujet parlant. C'est moins la conscience humaine qui conditionne les mécanismes linguistiques que la psycho-systématique du langage qui contribue à l'avènement de cette conscience. La grande affaire, pour l'auteur de *Temps et Verbe*, ce fut de déterminer, de conceptualiser ou de découvrir le mécanisme explicatif du sentiment subjectif que l'on a de tel ou tel emploi linguistique. Soucieux avant tout de rattacher les formes linguistiques à des représentations, Guillaume découvre sous tout emploi du verbe la formation d'une « image-temps », qui le conduit à examiner à neuf le système des conjugaisons dans toutes les langues, avec la mise en évidence de liens encore plus étroits entre les *formes* et le *sens*. C'est en particulier à l'architecture du temps dans les langues classiques — le grec et le latin — qu'il a consacré ses analyses les plus approfondies, montrant que chacune des formes modales ou temporelles intégrées par ces deux systèmes verbo-temporels a un signifiant bien déterminé. Mais « il n'y a pas de signifiant qui représente l'entier du système », contrairement à ce qu'une vue de l'esprit pourrait prétendre, car jamais aucun discours ne produira l'entier du système. Ici encore, le souci de l'universel est étroitement lié à la conscience nette de l'expérience du sujet parlant et communiquant. Linguiste positif — mais non positiviste —, Guillaume s'en tient à ce qui est scientifiquement constatable, aux langues de fait, historiquement et humainement pratiquées, et non à des langues de raison dont l'universalité théorique constitue un concept vide.

Nourri de l'œuvre de son maître, dont il approuve et prolonge les principales thèses, André Jacob ne se contente pas de faire une synthèse des préoccupations épistémologiques, anthropologiques et linguistiques de



Guillaume : ses propres préoccupations philosophiques et la connaissance approfondie qu'il a de l'œuvre ou de l'enseignement des meilleurs linguistes contemporains l'amènent à élargir l'horizon et la problématique de l'auteur de *Temps et Verbe*. D'ailleurs, en débordant le cadre des systèmes verbaux, il ne fait que suivre la ligne évolutive de Guillaume qui, dans plusieurs articles qui ont été rassemblés après la mort de l'auteur sous le titre *Langage et science du langage*, s'orientait vers une linguistique théorique intégrante. Et c'est vers le problème général de l'expression linguistique du temps né de la constatation que l'homme vit dans le temps et *dit le temps* que Jacob nous entraîne. Il met abondamment à profit les réflexions de non-spécialistes — entendons, de non-linguistes —, ce qui donne plus de relief encore aux théories linguistiques dont il s'inspire. À cet égard, les travaux de Piaget sur la genèse de l'idée de temps chez l'enfant, ou du mathématicien Gonthier sur le problème du temps, lié méthodologiquement à ses recherches sur la géométrie et le problème de l'espace, sont éclairants : le premier montre expérimentalement à quel point l'expérience du temps chez l'enfant est liée au développement de son expression linguistique, le second examine la dilatation du *présent* visé par un discours intégrant un nombre croissant de *sujets*, et la naissance d'un temps de synthèse, « d'un temps enveloppant et *synchronisant* tous les événements mentionnés » (... *elle regarde, nous comprenons, vous songez, ils attendent, elles s'ennuient...*). Mais les préoccupations d'André Jacob sont avant tout anthropologiques, et son discours sur le temps est étroitement lié à un discours sur l'homme, qui est surtout une défense de l'homme. Ce serait une erreur, et le signe d'une bien grande légèreté, que de juger sa pensée liée à on ne sait trop quelles formes « rétrogrades » ou « classiques » du discours ou de la philosophie. L'absence quasi totale de références au livre de M. Foucault, *les Mots et les choses* — la seule exception étant une note de la page 59 — est assez révélatrice de son projet : la thèse du « langage devenu objet » (que Foucault partage avec de très nombreux penseurs depuis

un siècle et demi), compatible avec celle d'une négation — ou d'un refus de prise en considération — de l'histoire, et celle de la mort prochaine de l'« homme », est incompatible avec l'idée fondamentale d'une liaison dialectique entre le temps, le langage et l'homme.

Je soulignerai comme particulièrement importantes et éclairantes les pages dans lesquelles Jacob, faisant une synthèse personnelle de certaines intuitions de Guillaume, de Bergson, de Levinas ou de Jean Wahl, analyste de Descartes, détermine l'*instant du loquor* comme fondateur, lieu de mutation d'une langue en discours, actualisation des possibles linguistiques, « instant de conscience vive dans lequel tient la langue » (c'est Guillaume qu'il cite, mais il épouse son mouvement de pensée). Il montre finement que la pression du contexte social ou de la vie intérieure a tendance à réduire l'instant opératif du *dire*, spécification linguistique du *cogito* cartésien, en un *dit* et en un *à dire*, mais c'est dans cet instant que s'actualise le dicible (voir le schéma du cône du langage, p. 286, construit sur le modèle bergsonien du cône de la mémoire). Ainsi le sujet parlant est-il défini par opposition à ses discours passés ou à venir. Dans sa conception de l'instant, André Jacob détache le présent de l'indicatif « comme une individualité singulière et irréductible au milieu d'un horizon temporel » (p. 292). Mais une nouvelle tâche l'attend, qui consiste à déterminer la nature ou les modalités du sujet parlant, du sujet humain qui fait l'expérience du *loquor*, et l'on retrouve — avec les aspects spécifiques de cette nouvelle problématique — les ambiguïtés bien connues relatives au sujet du *cogito*. Il l'affronte courageusement en essayant de déterminer les différents niveaux de l'expérience humaine dans des conditions temporelles ou historico-sociales données.

En résumé, les recherches métaphysiques de l'auteur sur le temps humain l'ont amené à examiner son éclairage linguistique. Opposant le langage à une imagination évanescente et non créatrice, il voit dans le *dire* « le lieu ou le creuset d'une représentation en quête de cohérence ». L'homme d'André Jacob est l'être

qui témoigne du monde par le langage, mais ce témoignage est temporel. « Le temps et le langage, écrit-il dans sa conclusion, sont la trame de l'expérience humaine. » (p. 367). Son beau livre, qui concilie les exigences de l'érudition, de la technicité et de l'analyse philosophique, en porte un éclatant témoignage.

\*

\*      \*

Dans *Points de vue sur le langage*, notre auteur répartit la masse de ses textes et de ses références suivant cinq grandes divisions : langage et philosophie, langage et art, langage et culture, langage et science, langage et linguistique. Elles n'ont sans doute pas un caractère rigoureusement complémentaire, mais elles permettent de sérier utilement les problèmes. Les rapports du langage et de l'expérience humaine intéressent particulièrement la philosophie, la philosophie de chaque époque, qui a tenté de répondre à sa manière à des problèmes aussi fondamentaux que celui de la relation du mot à la chose, de la chose à l'idée, ou du mot à l'idée, celui des rapports du langage et de la vérité, celui des formes symboliques, celui de la compréhension, etc. Quant aux rapports du langage et de l'art, ils conduisent à traiter le problème du langage dans le langage, si l'on tient les diverses formes d'art pour des langages spécifiques (au sens large), et c'est le problème de l'expression avec celui du statut de l'imagination qui se trouve alors posé. Le langage et la culture abordent la question de la rhétorique dans ses rapports avec tel langage, celles du langage et de la société, du langage et de l'économie, du langage et de la politique, du langage et de l'écriture, le monde des symboles et celui du mythe, le monde de l'inconscient et la psychanalyse. Le langage comme objet de science, l'utilisation scientifique du langage, les relations du langage et de la logique — notamment la logique symbolique —, le problème de la formalisation du langage, le langage animal ou le langage enfantin, telles sont quelques-unes des questions qu'aborde la quatrième partie du recueil. Enfin, il était naturel que l'auteur ait songé à grouper les textes de sa dernière

partie autour des conceptions du XIX<sup>e</sup>, et surtout du XX<sup>e</sup> siècle, relatives à cette science du langage qu'est la linguistique, et l'on aura — de Schlegel à Jespersen, de Meillet à Benveniste, de Bréal à Greimas, de de Saussure à Derrida, de Gustave Guillaume à G. Mounin, ou de Hjelmslev à Jakobson — un bon échantillonnage de théories et de problèmes dont les spécialistes débattent quotidiennement.

On passera vite sur la richesse de l'apparat scientifique qui accompagne ou encadre les textes, eux-mêmes précédés d'une courte notice, qui en souligne la portée générale : chaque chapitre — il y en a cent — est solidement amarré à une bibliographie, où l'on retrouve les livres et les articles les plus récents sur la question, en provenance de plusieurs pays et de plusieurs aires linguistiques; deux index — *nominum et rerum* — permettent de multiples rapprochements synchroniques, diachroniques, logiques, philosophiques, les questions les plus générales étant réservées à l'introduction.

Retenons de celle-ci quelques idées. Tout d'abord, la dénonciation du mythe d'une compréhension sans bavure, grâce à un langage unifié : il y a une pluralisation essentielle au Logos, comme une pluralité de contextes en rapport avec un texte unique. Le langage ne s'incarne pas dans *le* monde, mais dans *des* mondes, dont les correspondances relatives définissent *notre* monde. Ensuite, l'affirmation de la fonction — ou de la vocation — multiple du langage, qui ne se réduit pas à celle de communication : le sort du langage est lié à celui de la vérité, et son soubassement éthique est indéniable. Sa vocation pratique exprime d'ailleurs un aspect de cette fonction éthique, à moins que le dialogue éthique ne caractérise au contraire un aspect de cette *praxis* générale et multiforme. Enfin l'idée, qui domine tout l'ouvrage, et que l'on sent sous-jacente même dans les chapitres et dans les extraits où il est question d'un langage déshumanisé, du caractère coextensif du langage à l'histoire et à l'homme.

C'est une très heureuse initiative que d'avoir voulu combler le vide laissé entre la littérature proprement dite — le langage créateur, pourvoyeur ou médiateur de sens, de sensations ou d'idées — et les théories sur le langage : un recueil aussi complet et aussi riche de *textes* théoriques sur le langage — et ses nombreux *à-côtés*, du bavard au menteur, de la méditation sur le silence à l'acte de parole religieux, du corps comme expression de la parole au langage animal et à la théorie de l'information — constitue une véritable histoire de la culture ou une véritable anthropologie philosophique. Avec modestie et efficacité, l'auteur de l'anthologie s'efface derrière les noms et les textes qu'il nous présente. Mais, comme on vient de le voir, certaines des idées qu'il a su mettre en relief dans *Temps et Langage*, se retrouvent en filigrane dans *Points de vue*, et les grands auteurs contemporains dont les réflexions théoriques ont nourri sa propre réflexion figurent en bonne place.

À travers les très nombreuses analyses de sa thèse de doctorat et les multiples *Points de vue sur le langage*, on retrouvera quelques idées fondamentales qu'il avait su dégager dans un article des *Études philosophiques* de 1958 <sup>7</sup>, dont je veux extraire pour terminer ces quelques propositions : « Indice d'une existence magnifiée, ou au contraire, vaine, le langage est inséparable de ce dont il est l'expression. C'est en lui que l'homme se pense et s'offre à l'accès d'autrui... C'est peut-être à sa limite la plus silencieuse que s'accomplit la dialectique existentielle où l'homme se découvre dans son universalité — en s'oubliant comme moi particulier. »

Par des voies différentes, mais, somme toute, convergentes, André Jacob cherche toujours à cerner davantage son problème et à en esquisser une solution : comment faire en sorte que les hommes, qui se parlent beaucoup, s'entendent davantage ?

JEAN-CLAUDE MARGOLIN

7. « Qu'est-ce que parler le même langage ? », *Études philosophiques*, n° 4, 1958, p. 469-476.